

BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Romains, 9. — Lille, rue Notre-Dame, 283
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

SOMMAIRE:

Texte: LA PRESSE.

TURIN: Une fête de famille à l'Oratoire Saint-François de Sales.

LES ŒUVRES DE DON BOSCO HORS DE FRANCE. ITALIE. — *Les Conférences Salésiennes.* — *Les Oratoires du dimanche.* — *La fête de saint Thomas d'Aquin au Séminaire des Missions de Don Bosco.* — *Une petite-nièce de Don Bosco.*

NOUVELLES DES MISSIONS DE D. BOSCO (Amérique du Sud). — *Terre de Feu. A Ville Dawson.*

A TRAVERS LES RELATIONS DE NOS MISSIONNAIRES: *Glanes. Brésil.* — *République argentine.* — *Patagonie.* — *Uruguay.*

BETHLÉEM. Nouvelles de l'Orphelinat catholique de la Sainte Famille.

Grâces de Marie Auxiliatrice.

Coopérateurs défunts.

Illustration: La coupole de l'église de Marie Auxiliatrice.

tout genre, revues et feuilles volantes, tout est employé avec une activité fébrile selon le cœur et les intentions perfides des ennemis de notre foi et du vrai bonheur du peuple. De plus en plus la funeste marchandise envahit le monde.

« Je crois, écrivait récemment un illustre apologiste espagnol, je crois que si le démon pouvait s'incarner d'une manière digne de sa perversité et de sa haine contre Dieu et contre le genre humain, il s'incarnerait dans un mauvais journal. »

« Un mauvais livre, observe à son tour une des gloires de la chaire italienne, le chanoine J.-B. Giordano, un mauvais livre renferme une puissance de nuire telle que la pensée n'arrive point à la mesurer: c'est le pire des ennemis, le plus cruel des assassins. »

I

On dit que Guttenberg eut, en un songe singulier, la révélation de l'avenir de la presse. Il lui sembla voir une source d'eau limpide comme le cristal se diviser en deux grands fleuves; le premier conservait la transparence de la source, le second roulait des flots troubles, fangeux, empestés.

LA PRESSE

La liberté de la presse est sans conteste une des armes les plus terribles — la plus terrible peut-être — que les impies manient avec un incroyable succès contre l'Église de Jésus-Christ. Livres et journaux, gros in-folio et opuscules de

Comment le nier? Cette découverte merveilleuse, entre les mains des méchants et à une époque où l'on a baptisé du nom de liberté la licence la plus éhontée, cette découverte est devenue un continuel attentat contre la vérité, contre la foi, contre la morale, contre l'Église, contre Dieu.

Et cet apostolat de l'enfer est de tous les jours, de toutes les heures.

Qui peut évaluer les ravages causés journellement par ce torrent de papier noirci qui se déverse sur la société? Un malheur mille fois déplorable jette un mauvais livre sous les yeux d'un lecteur sans défiance. C'est peut-être un jeune homme, orgueil et délices de ses parents; il croissait en âge et en sagesse, dans la joie et les labeurs d'une vie studieuse. C'est peut-être une âme généreuse, sur laquelle Dieu avait formé des desseins de bénédictions, parce qu'il y avait déposé le sens de la vertu virile et l'avait douée d'une nature simple, droite, généreuse. L'heure de la ruine est arrivée. Il a fallu à cette âme des années pour se former au bien : ce livre pervers réussira du premier coup à la jeter dans les bras du vice.....

Que dire du mauvais journal? *Latet anguis in herba*. C'est un serpent venimeux qui se cache dans les colonnes de la feuille de perdition : son œuvre de mort sera d'autant plus sûre qu'elle sera moins aperçue et moins redoutée.

Le pauvre lecteur n'aura point à sortir de chez lui pour trouver des compagnies démoralisantes : quatre pages de presse corruptrice ont introduit le poison au sein même de la famille. Satan est aux aguets : il moissonne avec sa joie de maudit un triomphe qui est la perte de cette âme.

Mais, dira-t-on peut-être, comment une chose aussi insignifiante peut-elle produire tant de mal? Est-il besoin de rappeler que la goutte creuse le granit? Le mauvais journal, de quelque masque qu'il se couvre, est au moins une goutte de poison actif, de force à attaquer les cœurs les mieux trempés, parce que cette goutte, tombant tous les jours dans l'âme, finit par la miner à fond.

Joseph de Maistre, dont on connaît la doctrine et la piété, affirmait n'être nullement certain de ne point tomber misérablement dans l'abîme de l'erreur, s'il s'adonnait à la lecture des mauvais journaux.

On ne peut penser sans frémir avec quelle légèreté les portes de maisons souvent honorables s'ouvrent toutes grandes devant cet ennemi domestique, ténébreux auteur de la plupart des désastres moraux que déplorent les familles et la société. Et comment ne point bondir d'indignation en voyant avec quelle indifférence glaciale des parents si nombreux, hélas! laissent entre les mains de leurs enfants ou de ceux sur qui ils ont quelque autorité, des pages empoisonnées!....

Qui pourra dire le mal causé aux âmes par les mauvaises lectures? Saint François de Paule, rompant un jour une pièce d'argent prise dans la bourse d'un usurier, *en vit couler le sang du pauvre*; rompez les écus de certaine presse et vous en verrez couler *le sang de Jésus-Christ, vendu au démon*.

Les amis de Don Bosco doivent mettre tout en œuvre pour se préserver eux-mêmes de la mauvaise presse et en défendre leurs familles, comme aussi ceux qui dépendent d'eux en quelque façon. Qu'ils se rappellent l'exemple de ce noble François qui, invité par le ministre des affaires étrangères d'Athènes à serrer la main au blasphémateur de la divinité de Jésus-Christ, Renan l'apostat, retira sa main avec horreur en s'écriant d'une voix forte : *Jamais je ne toucherai cette main qui a souffleté mon Dieu!* Et si par inadvertance il nous arrivait de toucher un de ces apôtres de Satan, — mauvais livre ou mauvais journal — courons, comme saint Louis de Gonzague, courons nous laver les mains.

II

Mais il ne suffit pas de fuir le mal : il faut aussi opérer le bien. De cette obligation naît le devoir de soutenir et de répandre la bonne presse.

Notre bien-aimé Don Bosco, en cela comme en tout, nous a donné l'exemple et dans une mesure qui doit exciter notre zèle.

Au milieu de ses occupations nombreuses et variées, il ne perdait jamais de vue cette œuvre si importante de la bonne presse.

Saura-t-on jamais combien d'heures et parfois combien de nuits il a dérobes au sommeil pour écrire des brochures ou des ouvrages volumineux, qu'il répandait ensuite par milliers d'exemplaires dans le but d'évangéliser les masses populai-

res ? *L'Histoire d'Italie*, *l'Histoire Sainte*, le *Résumé d'Histoire Ecclésiastique*, par lui mis entre les mains de la jeunesse, trouvèrent faveur partout et produisirent un bien immense. Les livres de controverse contre les protestants épouvantèrent si fort nos frères séparés, que pour l'amener à déposer la plume, ils recoururent à plus d'un moyen.... Rappelons qu'ils lui offrirent beaucoup d'argent et puis essayèrent d'attenter à sa vie. Les soixante ouvrages dus à Don Bosco traitent toutes sortes de sujets édifiants et utiles, y compris l'arithmétique et la géographie, sans parler des pièces de théâtre, récits, nouvelles etc., etc. Il se faisait tout à tous pour donner à ses lecteurs des ouvrages sains, et les éloigner de la mauvaise presse. Nous ne dirons rien des imprimeries par lui fondées au prix de labeurs incroyables, ni de la publication, pour la défense de l'Église, de nombreuses œuvres des meilleurs auteurs, toutes aptes à instruire le peuple et à rendre de précieux services dans les écoles. Enfin, personne, en Italie, n'ignore la souveraine opportunité des *Lectures Catholiques* et de la *Bibliothèque de la Jeunesse Italienne*.

Dès lors serions-nous bien venus à ne point imiter Don Bosco dans son apostolat par la presse ?

III

Les moyens pratiques d'obtenir ce résultat ne peuvent être tous indiqués ici ; contentons-nous d'en signaler quelques-uns : la charité et l'esprit d'initiative de nos lecteurs feront le reste.

Une foule de très bons livres ne se vendent pas, faute d'être suffisamment connus. Ils ont besoin de publicité : ne la leur marchandons pas. En dehors des journalistes de profession — qui ont presque toujours pas mal de besogne plus pressée que la partie bibliographique, — bon nombre de nos Coopérateurs sont en état de trousseur quelques lignes en faveur d'un bon livre et de le présenter au public en termes très convenables. Pourquoi dans chaque diocèse ou dans chaque région, quelques plumes alertes ne chargeraient-elles pas de cette mission ?

On favorise aussi la bonne presse en ayant à cœur de la soutenir de ses deniers, d'en parler avec éloge autour de soi et au loin, de lui chercher des abonnés, des acheteurs, des amis. Les librairies de Don Bosco doivent beaucoup à

nos Coopérateurs, surtout en Italie, où, établies depuis plus longtemps, elles peuvent livrer un véritable assortiment d'ouvrages nécessaires à l'enseignement religieux et profane à tous les degrés. Donner la préférence aux librairies catholiques est un devoir sur lequel nous n'avons pas à insister.

La fondation de bibliothèques roulantes est indispensable pour procurer à beaucoup d'âmes le bienfait de la bonne presse. Le démon s'entend à faire circuler tous les livres qui, de près ou de loin, secondent son œuvre de mort ; que cette rage de propagande infernale soit un des stimulants et, disons-le avec confusion, la mesure de notre zèle à semer les saines lectures parmi le temple et les ouvriers.

Propageons les journaux franchement catholiques : eux seuls peuvent nous donner la note catholique sur les événements du jour, et nous dire en connaissance de cause comment on peut être à la fois bon chrétien et bon citoyen.

Aux personnes favorisées des dons de la fortune — *des épines des richesses*, affirme Notre-Seigneur — nous dirons avec instance de ne point compter avec les œuvres de presse utiles aux âmes. Honorer et soutenir les écrivains dont la plume est un instrument d'apostolat, acheter pour soi les bons livres et s'abonner aux journaux catholiques, ce n'est là qu'une partie de la mission confiée aux riches par la Providence.

Pour y être pleinement fidèles, il doivent devenir apôtres, c'est-à-dire étendre au plus grand nombre possible d'âmes leur activité charitable. Acheter par quantités des opuscules chrétiens et les répandre dans le peuple, dans les écoles, dans les catéchismes, dans les patronages, dans les usines, dans les hôpitaux, en un mot, partout où l'on peut espérer une parcelle de bien de cette propagande par la bonne presse, voilà, pour nos amis qui ont des ressources, le moyen d'être de vrais Coopérateurs de Don Bosco.

A l'œuvre donc, chers lecteurs. La mauvaise presse inonde la terre et la ravage ; nous, consacrons nos forces à la diffusion de la bonne presse, afin d'établir partout des foyers de bien. Opposons torrent à torrent, livre à livre, journal à journal.

« Il ne se tromperait guère, a écrit le très sage Léon XIII, celui qui attribuerait principalement à la mauvaise presse l'ex-

«ès du mal et le déplorable état de choses auquel nous sommes arrivés présentement. L'usage universel ayant cependant rendu la presse en quelque sorte nécessaire, les écrivains catholiques doivent s'employer de toutes leurs forces à la faire servir au salut de la société. »

Contribuer efficacement à une entreprise si sainte est une des Œuvres de miséricorde les plus méritoires, une des aumônes les mieux employées. Le jour où les bons ne craindront pas de faire pour la bonne presse les sacrifices que les méchants s'imposent pour soutenir la mauvaise, ce jour-là verra un splendide triomphe de la religion, avec grand profit pour les âmes et pour le bien-être de la société.

Ne regardons pas notre voisin : agissons comme si nous étions seuls. Les fruits de notre dévouement et de notre générosité sanctifieront les âmes, réjouiront l'Église, et procureront à Dieu une gloire qui rejaillira sur nous en bénédictions de la terre et du ciel.



TURIN

UNE FÊTE DE FAMILLE

à l'Oratoire St-François de Sales.

La reconnaissance nous impose le devoir bien doux d'unir dans une même sentiment de vénération deux noms chers à des cœurs tous les jours plus nombreux : **Don Bosco et Don Rua**. Comment séparer ces deux noms bénis ! Le premier remplit notre esprit et notre cœur de tout un monde de souvenirs, faits de filiale affection, de gratitude et de respect ; le second est celui de notre bien-aimé Supérieur et Père, que Don Bosco mourant nous a laissé comme un autre lui-même, comme un héritier de son esprit et de son cœur.

On comprend dès lors que nous ayons solennisé avec amour le 24 juin dernier, jour où en fêtant la mémoire de Don Bosco, nous célébrions aussi la fête de Don Rua.

* *

La veille, dans une des cours de l'Oratoire, gracieusement décorée et brillamment illuminée, nos enfants donnaient une première séance musicale et littéraire, en présence d'un grand nombre de nos amis de la ville. Un chœur de cinq cents voix ouvrit la séance par le chant de la strophe suivante, dictée en 1846 par Don Bosco, aux enfants de la cité qui accouraient au premier Oratoire créé par lui. La musique instrumentale du

Patronage du dimanche accompagnait ces paroles sur l'air appliqué par notre vénéré Père il y a quarante six ans :

Allons, camarades, Don Bosco nous attend ;
La joie parfaite naît dans notre cœur.
Le temps est au bonheur, il nous invite à nous réjouir
Courons au rendez-vous de fête et d'allégresse.

La réponse à ce chant populaire était donnée par un deuxième chœur de plus de trois cents voix, exécutant un très bel hymne du *maestro* Dogliani ; la musique de l'Oratoire soutenait les masses chorales. Ces deux chœurs ont produit un effet imposant.

Parmi les nombreuses compositions lues en différentes langues, signalons un émouvant dialogue, intitulé : *L'obole de l'ouvrier*. Les enfants du Patronage déposaient aux pieds de Don Rua une offrande de 80 francs, généreusement prélevée sur leurs maigres salaires d'apprentis. Mais, avec un esprit pratique dont l'assistance a souligné d'un bienveillant sourire la sainte astuce, les donateurs mettaient respectueusement Don Rua en demeure de hâter l'agrandissement projeté du Patronage du Valdocco.

Don Rua ne se déroba nullement. A la fin de la séance, il eut un mot spécial pour les spirituels pétitionnaires. Il souhâta à leurs 80 francs d'acquérir *trois zéros* de plus, grâce à la générosité des amis de nos Œuvres ; « alors on pourra entreprendre les travaux. D'ailleurs le Municipale a déjà été saisi du projet d'ensemble, et tout permet de compter sur son approbation. »

* *

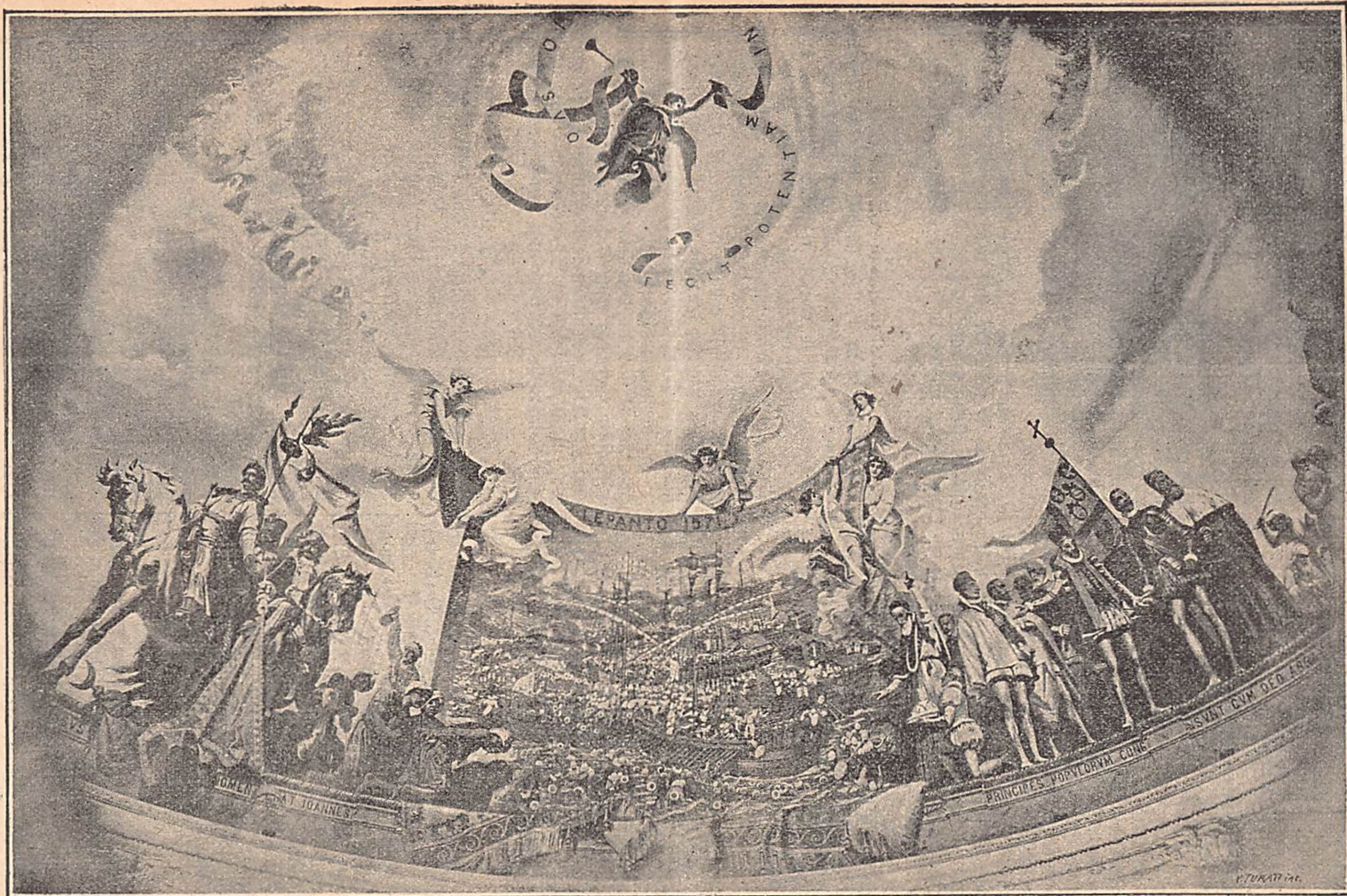
Le lendemain, 24, à 9 heures du matin, une nombreuse députation d'anciens élèves de Don Bosco recevait à l'Oratoire un accueil triomphal. Admis auprès de Don Rua, ils lui offrirent un magnifique tapis pour le sanctuaire de l'église de Marie Auxiliatrice ; et l'un d'eux, M. le chanoine Berrone, lut un discours où l'éloquence le disputait à l'affection. Cette démonstration filiale se termina par un pèlerinage au tombeau de Don Bosco.

Durant la journée, les offices furent célébrés avec beaucoup de solennité ; la musique avait été choisie parmi les œuvres les plus remarquables de Cherubini, Gounod et Palestrina.

Le soir, seconde séance comme celle de la veille. Les hommages à Don Rua et à son successeur revêtirent un caractère d'universalité qui était un des charmes particuliers de cette soirée. Il fut donné lecture d'un nombre considérable de télégrammes venant, parfois de bien loin, fortifier la note affectueuse de la démonstration.

L'assistance, où l'on remarquait plusieurs notabilités, s'est retirée fort satisfaite d'avoir vu de près comment la famille salésienne honore son Fondateur et son Père dans la personne de son successeur.





[L'ÉGLISE DE MARIE AUXILIATRICE A TURIN. — LES PEINTURES DE LA COUPOLE.

Partie située en face du maître-autel.

Pour la description, voir le Bulletin de décembre 1891, p. 192-194.

LES ŒUVRES DE DON BOSCO hors de France

ITALIE.

Les Conférences Salésiennes. —

Un de nos confrères de l'Oratoire de Turin, Don Trione, chargé par notre vénéré Père Don Rua de donner des conférences sur les Œuvres de Don Bosco, s'est acquitté de cette Mission à **Ivrée, Modène, Ferrare, Venise, Udine, Vicence, Vérone et Brescia**. Partout il a été accueilli avec un affectueux enthousiasme.

Dans chacune de ces villes, on a remarqué dans l'auditoire les ecclésiastiques et les laïques notables et dévoués aux œuvres. NN. SS. les Archevêques et Evêques des divers diocèses visités par notre confrère, daignèrent assister à ces réunions de nos Coopérateurs; cette bonté sera pour toutes nos entreprises une bénédiction puissante. Les premiers fruits de cette bénédiction, nous les voulons voir dans la fondation d'un *Comité promoteur des Œuvres de Don Bosco*, ayant pour but de cultiver les germes de vie salésienne déposés par la parole de notre confrère dans les huit cités où il vient de prêcher Don Bosco.

Le 31 mai, Don Cerruti, directeur des études pour toute la Société salésienne, donnait aussi une très intéressante conférence à nos Coopérateurs de **Faenza**. M^{sr} l'Evêque voulut bien prendre la parole après le conférencier, pour remercier en sa personne toute la famille religieuse à laquelle il appartient, de l'apostolat si opportun exercé par les fils de Don Bosco, aux temps nouveaux où nous sommes et au profit des classes pauvres et ouvrières.

A quelques jours de là, le même conférencier se faisait entendre à **Parme, Lugo et Tolentino**. Dans cette dernière ville, patrie de saint Nicolas, la maîtrise de notre Oratoire de Macerata se chargea de la partie musicale de la fête. Un ancien élève des Salésiens à Alassio, M. Porcelli, notaire, partagea avec M. Tacci, avocat, fondateur d'un Cercle catholique à Tolentino, le soin d'organiser cette solennité. Tout nous fait espérer que les Salésiens iront un jour travailler au bien des âmes sur le sol béni qui vit naître l'admirable thaumaturge de Tolentino.

Enfin, le 14 juin dernier, dans l'église de Saint-Marc, nos Coopérateurs de **Milan** accouraient nombreux pour entendre parler de Don Bosco et de ses Œuvres.

Cinq quarts d'heure durant, Don Trione fut écouté avec la plus bienveillante attention. Don Pascal Morganti, directeur spirituel du Séminaire de Milan, organise un *Comité promoteur des Œuvres de Don Bosco*.

La presse catholique de la grande cité a contribué efficacement et dans une large mesure au succès de cette réunion. Et l'*Osservatore Cattolico*, comme aussi la *Lega Lombarda*, ont recommandé vivement à leurs lecteurs de se faire admettre dans l'Association des Coopérateurs Salésiens, cette *Franc-maçonnerie chrétienne*, comme aimait à l'appeler Don Bosco.

Les Oratoires du dimanche. —

Depuis quelques mois, nos confrères préposés à la direction du Collège cantonal de **Mendrisio** (*Tessin Suisse*) ont ouvert un Patronage du dimanche actuellement fréquenté par deux cents enfants du peuple.

La distribution des prix aux plus assidus et plus méritants eut lieu le jour du Patronage de Saint-Joseph.

La haute portée religieuse et partant sociale des œuvres de ce genre, fut mise en relief par un des nôtres. Cette solennité a produit sur les grands et les petits une impression qui se traduira par un regain de vie chrétienne.

Le 8 mai dernier, Don Ghiotti, de notre Oratoire de Faenza, inaugurait à **Lugo** (*Romagne*) un Patronage sous le vocable de Saint-Joseph, et avec une bénédiction spéciale du Souverain Pontife.

Chacun des trois curés de la ville ayant envoyé quatre enfants, le nouveau Patronage se trouva sur le champ constitué comme en *collège apostolique*. De fait, nos petits hommes s'étant fait *apôtres*, le dimanche suivant vit accourir de nombreux *disciples*.

Nos bienfaiteurs de Lugo, si généreux dès qu'on prononce le nom de Don Bosco, se sont imposé de véritables sacrifices pour seconder le zèle de nos confrères; mais Madame la marquise Marie Spreti a un droit spécial à se réjouir devant Dieu d'une œuvre dont elle est pour une large part la fondatrice.

Un mot de nos Oratoires du dimanche de Turin.

La fête du Patronage de Saint-Joseph a vu le premier anniversaire de l'ouverture de l'*Oratoire Saint-Augustin*, dans un local prêté par les propriétaires des Ecoles apostoliques.

Il s'agissait de la distribution des prix. Plus de deux cents enfants, qui jusque-là vaguaient, le dimanche, dans les rues et faubourgs de Turin, ont fréquenté cette année le nouvel Oratoire, avec sérieux profit pour eux et à la grande satisfaction de leurs familles.

M^{sr} Richelmy, évêque d'Ivrée, M. le chanoine Casalegno, D. Belmonte, préfet général de la Société salésienne, et Madame Magliano, bienfaitrice insigne de nos œuvres de jeunesse, avaient pris place sur l'estrade d'honneur.

Cette fête a procuré un vif contentement à tous ceux qui en ont joui à quelque titre; elle est aussi un gage de constante prospérité pour l'Oratoire.

Le dimanche suivant, 15 mai, une solennité de même genre avait lieu à l'*Oratoire Saint-Louis*,

annexe de notre Maison de Saint-Jean l'Évangéliste, près la gare. Don Rua présidait. La partie musicale du programme a eu un succès bien légitime : les noms de Mendelsshon et de Marcello ne pouvaient d'ailleurs que disposer favorablement l'assistance distinguée accourue pour encourager ce petit peuple à venir assidûment à l'Oratoire.

*
**

L'après-midi du même jour, le *patriarche* de nos Oratoires, celui que Don Bosco, tout jeune prêtre, a fondé sous le vocable de Saint-François de Sales, offrait aux *huit cent enfants* qui s'y pressent tous les dimanches une fête à émotions : nous avons nommé la *joute de catéchisme*.

Don Cerruti, un de nos Supérieurs majeurs dont nous avons déjà parlé, eut la satisfaction de couronner l'heureux vainqueur de la lutte. Le « *prince* » — un écolier de douze ans — avait dû batailler deux heures durant contre une cinquantaine de concurrents point du tout à dédaigner.

Le président résuma, en une brève allocution, les chrétiens enseignements de cette chaude partie : la souveraine importance de l'éducation religieuse et l'obligation étroite, pour les parents, de la procurer à leurs enfants.

*
**

Ce même 15 mai, une autre de nos Œuvres de la ville, l'*Oratoire Saint-Joseph*, était aussi, et pour la première fois, le théâtre d'une joute de catéchisme.

M^{sr} Bertagna, évêque titulaire de Capharnaüm, avait daigné en accepter la présidence.

Les réponses nettes données avec une assurance imperturbable par des bonshommes de huit à neuf ans, la science solide de la nombreuse classe des grands, enfin une belle dissertation sur le catéchisme, œuvre d'un enfant de l'Oratoire, ce sont là des choses à mettre à l'actif de l'Oratoire Saint-Joseph.

M^{sr} Bertagna voulut bien se dire édifié de cette séance, et encourager vivement les enfants à correspondre aux soins qui leurs sont prodigués dans ces réunions du dimanche, remède sûr à tant de maux, école pratique de vie chrétienne solide et généreuse.

La fête de saint Thomas d'Aquin au Séminaire des Missions de Don Bosco (Turin-Valsalice). — La solennité littéraire et musicale que ramène tous les ans au Séminaire des Missions de Don Bosco la fête de saint Thomas d'Aquin a eu lieu le 5 mai dernier.

On a entendu avec plaisir la lecture d'un très beau travail de Don Cerruti sur le système pédagogique de saint Thomas. Le retour aux doctrines de l'Ange de l'école peut seul sauver la pédagogie des périls où l'ont jetée les idéologues modernes, en lui donnant la place qui lui revient parmi les sciences philosophico-morales.

Outre les langues classiques et l'italien, les principales langues modernes payerent, en vers ou en prose, leur tribut d'hommages au Docteur angélique.

A signaler aussi une maquette de D. Ottonello, docteur ès-lettres : « développement de quelques pensées de saint Thomas sur la musique. »

La partie musicale était digne de ce qui précède. Le matin, exécution parfaite de la messe *Æterna Christi munera*, de Palestina, et des pièces liturgiques en chant grégorien ; le soir, le *Psautre VIII* de Marcello, la *Prière du soir* de Haydn et le *Lauda Sion* de Mendelsshon, le tout rendu à merveille.

Don Rua prononça l'allocution de clôture. L'éloquent panégyrique prononcé par M. le chanoine Ballesio, — un ancien élève de Don Bosco, — fournit à notre vénéré Père le bouquet spirituel de cette fête de l'intelligence et du cœur : les futurs missionnaires ne doivent jamais séparer l'étude des doctrines thomistes de la pratique des vertus de l'Ange de l'école.

Une petite-nièce de Don Bosco.

— Le dimanche 8 mai dernier, à l'Institut Sainte-Thérèse, dirigé par nos religieuses à Chieri (près Turin), dans l'antique demeure des comtes Tana — parents de saint Louis de Gonzague — Sœur Clémentine Bosco, Fille de Marie Auxiliatrice, retournait à Dieu. Petite-nièce de notre bien-aimé Fondateur, elle était entrée dans la famille religieuse instituée par son grand'oncle. Trois de ses sœurs l'y avaient déjà précédée.

La pieuse enfant, âgée de vingt ans à peine, a couronné par une sainte mort une vie sans tache. Une circonstance que nous nous en voudrions de passer sous silence est bien faite pour adoucir, au cœur de ceux qui restent, l'amertume de l'épreuve.

Deux mois avant que le bon plaisir de Dieu ne l'appelât aux joies sans fin, Sœur Clémentine put passer une semaine à la maison paternelle. Un matin, dès son réveil, elle court trouver sa mère et lui dit : « Que peut donc bien signifier le rêve que j'ai fait?... Il m'a semblé voir mes deux sœurs Marie et Rosine. Vêtues de satin d'une blancheur éblouissante, le front ceint d'une couronne de roses qui doivent fleurir dans les parterres du ciel, elles m'invitaient à les suivre. Elles me disaient : — Viens, sœur, viens jouir avec nous d'un bonheur que tu ne peux imaginer. — Mère, que pensez-vous de mon rêve? »

La pauvre mère, bouleversée par cette confidence, s'efforça de donner le change à son enfant, mais elle se prit à craindre...

Un mois après, elle apprit que Sœur Rosine, vue en songe par Sœur Clémentine, était morte dans l'Amérique du Sud, parmi les Filles de Marie Auxiliatrice, et qu'elle avait rejoint près de Dieu Sœur Marie, depuis deux ou trois ans déjà entrée dans son éternité.

Les obsèques de Sœur Clémentine ont été une démonstration à la fois solennelle et touchante. Un millier d'enfants et de jeunes filles — internes et externes — dont elle était le modèle et l'apôtre, l'ont accompagnée à sa dernière demeure. Chacune d'elles lui a voué dans son cœur la chrétienne affection qui vaut à nos chers défunts de larges aumônes spirituelles, et donne à leur souvenir l'efficacité d'une grâce et d'un vrai profit surnaturel.

La religieuse population de Chieri tout entière a pris part à la douleur de la double famille salésienne et s'est associée aux hommages rendus à Sœur Clémentine Bosco.

NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO

AMÉRIQUE DU SUD

Terre de Feu.

Puntarenas, 20 juillet 1891.

VÉNÉRÉ PÈRE DON RUA,

Me voici de retour de la Mission de Saint-Raphaël, dans l'île de Dawson. J'y ai fait un séjour d'un mois, afin de me rendre compte plus exactement des besoins des Indiens et des progrès de la Mission. Je voulais aussi prendre les dispositions réclamées par nos diverses Œuvres, et encourager nos confrères à poursuivre l'œuvre sainte de la rédemption et de la civilisation des pauvres sauvages.

A l'île Dawson.

Un calme plat ayant empêché la goëlette *Fueghina* d'utiliser sa voile, je ne pus aborder à l'île Dawson qu'après 24 heures de navigation. On m'y attendait comme le *désiré des collines éternelles*.

Depuis plusieurs jours déjà, nos braves gens manquaient de vivres; depuis quelques semaines, chacun avait vu diminuer sa ration: la provision de galette touchait à sa fin. Encore un peu et la classique *polenta*, par nous acclimatée en ces lointaines régions, allait manquer à son tour.

Les Indiens vivaient dans la crainte: ils se croyaient trompés. Nos confrères étaient dans des transes pénibles en entendant les plaintes et les propos qui circulaient parmi les indigènes. J'arrivais, on le comprend, bien approvisionné; mais j'avais dû attendre que la divine Providence envoyât une barque dans notre port, ensuite les moyens pécuniaires pour la nolisier: j'étais absolument sans ressources! Finalement, le navire vint réjouir mon cœur, en relevant mon courage; et grâce à votre lettre du 16 mai, si impatiemment attendue, je pus disposer d'un peu de numéraire. La Providence ne laisse jamais protester sa signature.

Je ne dirai rien de l'accueil que j'ai reçu. Confrères et Indiens, enfants et vieillards, hommes et femmes, tous m'attendaient sur le rivage. Mon arrivée fut le signal d'une salve d'applaudissements: ce fut un cri unanime de joie et d'espérance; et quand je mis

pied à terre, je fus témoin de scènes qui m'attendrèrent jusqu'aux larmes.

Mon souvenir se porta alors vers Don Bosco qui, aux heures que les gens de peu de foi appellent désespérées, nous disait: *Priez*, puis disparaissait, nous laissant incertains de l'avenir; sur le soir, il retournait souriant, accueilli par les transports d'allégresse de ses fils qui se rassuraient sur leur sort.

J'avançaï, saluant à droite et à gauche, serrant la main à mes enfants qui versaient des larmes de joie; arrivés sur le seuil de notre petite église, nous entrâmes pour remercier le Seigneur; puis je renvoyai les Indiens en leur donnant l'assurance que je passerais quelques jours avec eux, et je me retirai dans ma cabane avec mes confrères.

Le retour de l'enfant prodigue.

La Mission, vénéré Père Don Rua, va toujours faisant des progrès qui nous remplissent de consolation.

Le mois dernier, vingt-deux Indiens des *Détroits*, du nombre de ceux-là mêmes qui n'avaient pu se résoudre à s'établir dans l'île, sentant les rigueurs de l'hiver, arrivaient les uns par voie de terre, franchissant les hautes montagnes couvertes de neige, les autres par mer, transis, les petits enfants pleurant de froid: ces pauvres gens qui se hâtaient vers la Mission, faisaient pitié!... Ils venaient presque tous de la baie Loma. Les femmes étaient chargées comme des bêtes de somme. Elles portaient, par devant, un fagot d'herbes sèches qui leur servaient de litière; par derrière, un autre fagot de bois mort pour faire du feu, une quantité de petites corbeilles et de barques minuscules qu'elles offraient pour obtenir des vêtements, du tabac, de la galette; enfin un ou deux petits êtres, vêtus aussi peu que possible, complétaient le fardeau de ces malheureuses créatures.

Harassées de fatigue, elles suivaient péniblement des spectres d'hommes, qui s'avançaient, dépouillés de tout et n'ayant qu'un lambeau de peau de guanaque pour tout vêtement.

Ils n'eurent pas besoin de présentations en formes, ni de recommandations: reçus avec bonheur, ils furent abrités par familles dans diverses cases.

Un bœuf énorme est bientôt abattu, on distribue les galettes fraîchement arrivées, on cherche les meilleurs vêtements que l'on peut trouver dans la maison: tout le monde est en mouvement. Chacun s'empresse, chacun s'étudie à fournir des habits, des aliments, à ces infortunés dont l'attitude révèle une véritable confusion. Semblables à l'enfant prodigue, ils étaient retournés dans cette maison où ils avaient trouvé les commodités, la joie, les délices de la famille chrétienne, et qu'ils voulurent abandonner

pour se mettre à la recherche d'un monde meilleur. Mon regret fut de ne pas avoir à notre disposition une excellente musique pour la faire entendre à ces pauvres Indiens, en signe de jubilation.

On assigna à chaque famille une hutte fournie du nécessaire; chaque jour on leur fournit des vivres, et tandis que les prêtres instruisent et préparent au Baptême ceux qui ne l'ont pas encore reçu, nos confrères coadjuteurs, rompus aux travaux de l'agriculture, forment les hommes à tirer parti du sol. De leur côté, les Sœurs de Marie Auxiliatrice s'efforcent d'habituer les femmes à la vie de ménage.

L'Indien évangélisé par l'Indien.

L'accueil bienveillant et les attentions que ces pauvres gens ont trouvés à la Mission, semblent avoir touché le cœur des Indiens : ils paraissent décidés à se fixer près de nous. D'ailleurs dussent-ils, au retour du printemps, reprendre leurs excursions accoutumées, l'instruction chrétienne qu'ils auront reçue, loin de rester infructueuse, les transformera bien plutôt en missionnaires auprès de leurs frères. Cette joie nous a été accordée déjà bien des fois.

A travers les multiples canaux qui circulent entre les îles de la Terre de Feu, on voit continuellement des nacelles d'Indiens courir à la chasse des phoques. Or, les capitaines et les marins qui passent par là me racontent qu'en se rapprochant de ces pirogues, ils entendent toujours chanter trois ou quatre chants en langue espagnole; ce sont précisément les cantiques que les missionnaires de l'île Dawson ont appris aux Indiens depuis trois ans, date à laquelle a été fondée la Mission.

Il y a quelques jours à peine, un enfant baptisé l'année dernière retournait à la Mission, conduisant avec lui un petit compagnon, orphelin de père et mère, qui jamais n'avait vu un missionnaire. Ils se présentèrent tous deux à Don Pistone, le priant de vouloir bien les accepter dans notre Maison, qui a déjà recueilli plusieurs orphelins. D. Pistone demanda le nom du nouveau venu; celui-ci, comme s'il n'avait pas compris la question, se mit à réciter le *Pater* en espagnol, et le récita à ravir : on aurait dit qu'il l'avait répété chaque jour pendant un an. C'est son compagnon que le lui avait appris.

On disait à un autre enfant, âgé de six ans à peine, arrivé tout récemment à la Mission : — Comment t'appelles-tu ? — Joignant ses petites mains, il fit le signe de la croix, et, lentement, comme s'il épelait, se mit à dire l'Oraison dominicale en langue espagnole qu'il ne connaissait pas encore. Émerveillés, nous lui demandâmes s'il savait autre chose; alors le petit sauvage ouvrit de nouveau sa bouche mignonne, et avec

l'ingénuité propre à son âge, commença le cantique *Corazón Santo* (Cœur Sacré) que les missionnaires font chanter en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus. Qui donc avait appris cela à l'enfant? Deux petits Indiens qui étaient restés deux mois à la Mission et qui l'avaient quittée avec leur mère. C'est ainsi que, grâce à Dieu, l'œuvre du missionnaire n'est jamais sans produire quelque fruit dans les âmes.

La divine Providence dispose toutes choses d'une façon admirable. Ceux qui s'éloignent du centre de la Mission deviennent comme autant de messagers, chargés d'annoncer aux nombreux Indiens répandus dans les îles les premiers éléments de la bonne nouvelle, leur inspirent le désir de venir trouver les Missionnaires, surtout aux heures de nécessité. Il en coûte moins alors de les instruire et de les préparer à recevoir le Baptême.

La vie des Indiens convertis.

Les Indiens qui ont fixé leur demeure près de la Mission mènent une vie édifiante. Lors de ma dernière visite, j'ai fait disparaître quelques abus qui pouvaient compromettre en partie le résultat des patients efforts des missionnaires.

Les hommes, qui pendant la journée se rendent avec nos confrères coadjuteurs dans la montagne pour abattre des arbres ou faire paître les troupeaux, ou bien pour la pêche et la chasse, interrompent de temps à autre ces travaux pour réciter en espagnol l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des Apôtres, l'*Angelus* le matin, à midi et le soir; ces pratiques de piété, outre qu'elles leur servent de délassement, ont encore l'avantage de leur faire retenir des prières par cœur, et de les accoutumer à élever souvent leur âme vers Dieu, auteur et distributeur de tout bien. Le soir, en retournant avec leurs outils et leurs engins sur les épaules, ils chantent joyeusement les cantiques qu'ils ont appris; et, après avoir pris la nourriture nécessaire, ils se réunissent dans les classes où on leur donne des leçons de catéchisme, de langue espagnole et de politesse. Qu'il est consolant de les voir, lorsqu'ils nous rencontrent, se découvrir, nous saluer, nous souhaiter le bonjour, le bonsoir, absolument comme cela se pratique dans les pays civilisés!

Les femmes, outre le soin qu'elles ont d'élever leurs enfants, de préparer les repas pour leurs maris, de couper des fagots de bois pour leur ménage, assistent aussi tous les jours à un catéchisme d'une heure que leur font les Sœurs, dont elles reçoivent également des leçons de couture. Une fois par semaine, elles doivent faire leur lessive, toujours assistées d'une Sœur qui les dirige et les forme à ce genre de travail.

Les petits garçons et les petites filles vont

en classe matin et soir. Plusieurs déjà savent lire et écrivent correctement sous la dictée; quelques-uns parlent même assez bien la langue espagnole (1).

Entre les classes, aux heures libres, ils vont eux aussi aider leurs mamans, faire des fagots pour la cuisine et pour se réchauffer un peu, car le froid est ici de belle venue; d'ailleurs l'habitude qu'ils ont contractée dès l'enfance de se tenir toujours auprès du feu, les porte à allumer de grands brasiers dont ils ne peuvent se détacher que lorsque la cloche les appelle en classe, ou quand l'heure avancée les ramène dans leurs cases pour le repos de la nuit.

Un besoin urgent.

Tous ces Indiens, jeunes et vieux, se montrent très contents, mènent une existence tranquille, sans vicissitudes ni souffrances aucunes. Quelquefois pourtant, et malheureusement trop souvent, le manque de vivres les met de mauvaise humeur, les rend soupçonneux, inquiets, et leur fait trouver même un peu lourd le joug cependant si suave de la charité chrétienne. Je crains qu'un jour ou l'autre, un retard, involontaire évidemment, mais tant soit peu prolongé, dans le transport des vivres de Puntarenas, ne leur fasse perdre patience. Une sorte de soulèvement pourrait se produire. La dispersion pourrait s'ensuivre, rendre inutiles les longues fatigues des missionnaires et compromettre gravement le succès de leur apostolat. Pour conjurer ce grave danger, qui tôt ou tard pourrait nous menacer, je crois qu'il est convenable, nécessaire même, que nous ayons un bateau à notre disposition. Trop souvent il nous arrive, dans les cas urgents, de ne trouver ni barques ni marins prêts à recevoir les approvisionnements, les instruments de travail et toutes les choses nécessaires aux Indiens. Souvent nous devons attendre des semaines entières, craignant toujours pour nos confrères et pour les pauvres Indiens. Il nous faut souvent déboursier des sommes fabuleuses pour pouvoir embarquer nos marchandises, parce qu'on ne veut prendre à bord que les passagers; et presque toujours on finit par être mal servi.

Vénéré Don Rua, pour le salut de mes confrères, pour la sûreté de notre Mission, pour la civilisation des pauvres sauvages, venez à notre aide! Mon cœur ne peut être tranquille tant qu'on n'aura pas pourvu à ce besoin urgent.

Un vapeur est absolument nécessaire pour cette Mission. Avec ce petit navire, non-seu-

lement nous gagnerons la confiance, le respect, l'affection des Indiens qui nous connaissent déjà, mais encore nous pourrions nous faire connaître à des milliers d'autres sauvages qui vivent dans les nombreux méandres de l'Archipel. Parmi ceux qui nous connaissent, un mouvement général se révèle qui les détermine à venir à nous et à rester avec nous. Il est donc nécessaire que nous parcourions ces détroits, que nous abordions sur ces rivages, que nous approchions nos indigènes pour leur parler et nous mettre en relation avec eux. Et comment réaliser tout cela sans un petit bateau à notre disposition? Bientôt nous devons établir un autre centre de Mission dans l'Île Grande, au cap Peña, sur l'Atlantique, et nouer avec cette île les mêmes relations que nous entretenons avec l'Île Dawson. Si nous sommes embarrassés à ce point avec un seul centre à desservir, que sera-ce avec deux et plusieurs? — Ajoutez que dans ces centres de Mission, nous avons l'intention d'occuper les hommes à abattre des arbres, à défricher le terrain; nous devons donc, par la suite, nous mettre en communication avec le Chili et avec l'Argentine, pour y envoyer les matériaux que ces terres pourront nous fournir, au grand avantage de nos Missions. Si nous devons toujours nous voir dans la nécessité d'affréter des vaisseaux à un prix exorbitant, comme nous devons le faire actuellement pour transporter à la Mission les outils, les instruments et les matériaux nécessaires, nul doute que nous ne puissions continuer longtemps encore nos difficiles entreprises.

Bien cher et vénéré Père Don Rua, je ne m'étends pas davantage sur ce sujet. Je vous remercie cordialement des bons conseils que vous m'avez donnés touchant la Mission et des secours que vous m'avez envoyés en mai dernier. J'en avais un extrême besoin: les effets de la crise financière se sont aussi fait sentir dans la pauvre Terre de Feu. Maintenant, je supplie nos généreux Coopérateurs et nos bonnes Coopératrices, qui m'ont jusqu'ici secouru dans toutes mes nécessités, de prendre en considération le besoin pressant que je viens de leur exposer, et de faire tous leurs efforts pour me venir en aide. Ce serait un grand pas dans la voie de la conversion et de la civilisation de ces pauvres sauvages.

Dans l'espérance que ma prière ne sera pas rejetée, agréez l'expression anticipée de ma reconnaissance. Je suis heureux de me dire, vénéré Père Don Rua et généreux Coopérateurs et Coopératrices,

Votre très humble et très obligé serviteur en
N. S. J.-C.

JOSEPH FAGNANO

prêtre de Don Bosco

Préfet Apostolique de la Terre de Feu.

(1) Ces bons petits Indiens, le jour de la fête de Don Rua, lui écrivirent une belle petite lettre qui témoigne de leurs progrès dans la langue espagnole. Les petites Indiennes écrivirent elles aussi une lettre, un tantinet plus longue, qui exprimait les mêmes sentiments avec la même délicatesse.

A TRAVERS LES RELATIONS

DE NOS MISSIONNAIRES

GLANES.

BRÉSIL. — Une mission aux colons Italiens, Belges et Portugais. — Un de nos confrères de l'Oratoire Saint-Joachim, à Lorena, désigné pour donner une mission à une colonie polyglotte, y fit une entrée solennelle, escorté de dix hommes à cheval, qui étaient venus prendre le missionnaire à sa résidence même. Arcs de triomphe, feux de mousqueterie, fusées, ovations, rien ne manquait.

Le missionnaire, entouré d'une centaine d'enfants, pénétra dans l'église. Que ce mot ne trompe personne : il s'agit de poteaux surmontés de cintres ; des draps de lit formaient les parois de l'édifice.

La récitation du Rosaire, des litanies, puis des chants et un sermon en italien, tout se succéda avec ordre. Ces pauvres gens, émus et ravis, assigent le confessionnal jusqu'à onze heures du soir, et le lendemain, de 5 à 9 heures du matin. Après la messe — avec sermon et 54 communions — D. Gastaldi visita chacune des familles italiennes.

L'après-midi fut consacré aux enfants qui devaient faire leur première communion le lendemain. Ils étaient 25. A la sainte table, on vit aussi 22 adultes.

Cette troisième journée trouva le prêtre de Don Bosco au milieu des colons belges, heureux d'entendre une prédication en français, et de pouvoir s'approcher des Sacrements.

Le soir encore, départ pour la colonie portugaise. Deux cents personnes accompagnent l'apôtre.

Le quatrième jour est saintement dépensé pour le plus grand bien spirituel de ces braves gens, parmi lesquels se trouvent quelques infirmes. La foi de cette population polyglotte réjouit le cœur du missionnaire. Aussi se fit-il un devoir d'insister auprès du Directeur de la colonie pour obtenir à bref délai la construction d'une vraie chapelle.

Les enfants méritent des soins particuliers. Ils sont si biens doués, sous le double rapport de la piété et de l'intelligence, qu'en s'occupant d'eux, on pourrait compter sur des succès consolants. Deux petits Italiens, un Belge et un Portugais furent admis comme internes à l'Oratoire Saint-Joachim ; le premier partit avec le missionnaire.

Notre Maison de Lorena comptait 80 internes et 94 externes au moment où D. Gastaldi écrivait ; depuis elle a pris un accroissement considérable.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE. —

Les Sœurs de Don Bosco à Bahia Blanca. — Depuis un an et plus, les Filles de Marie Auxiliatrice ont pu s'installer à Bahia Blanca, où les Salésiens les avaient précédées.

La Supérieure, Sœur Joséphine Torta, avant de partir avec les trois religieuses désignées pour l'accompagner, parcourut la ville de Buenos-Ayres afin d'y glaner quelques aumônes pour les premiers besoins de la nouvelle fondation.

Cà et là, on prédisait aux religieuses un apostolat infructueux... Les prophètes de malheur en ont été pour leur frais d'informations décourageantes : les Sœurs de Don Bosco furent accueillies avec enthousiasme.

Trente élèves se présentèrent le jour de l'ouverture de l'école ; un mois après, lors du passage de M^{sr} Cagliero, de retour du Brésil, deux cents petites et grandes filles étaient inscrites sur le registre scolaire.

Une école chrétienne n'est rien moins qu'un luxe dans un pays où, à vingt ans, les jeunes filles ne savent pas faire le signe de la croix et ouvrent de grands yeux quand on leur parle de confession et de première communion.

Grâce aux Sœurs de Don Bosco, les choses eurent bientôt changé de face. Avant de continuer son voyage, Monseigneur Cagliero put admettre à la sainte table, pour la première fois, une trentaine de filles de tout âge... La cérémonie, qui eut lieu à la paroisse, fut un véritable événement religieux.

L'heureuse influence de l'école catholique s'étendit bientôt aux parents eux-mêmes ; plusieurs d'entre eux, en retard avec le bon Dieu depuis quinze, vingt, trente ans et plus encore, se mirent à faire leur devoir pascal.

Le jour de la Saint-Joseph 1891, au milieu d'une centaine de jeunes filles qui s'approchèrent de la sainte table, on put voir six institutrices de l'État faire leur première communion.

En un mot, l'an dernier, vers la fête du Patronage de Saint-Joseph, l'école, l'œuvre de jeunesse et l'ouvrier étaient fréquentés par plus de 300 petites enfants et jeunes filles.

Ces bénédictions accordées au zèle des Sœurs de Don Bosco ont mis le diable en fureur ; et les journaux qui travaillent pour lui, forgent tous les jours de nouvelles et plus atroces calomnies contre les vaillantes religieuses. Celles-ci, en vraies Filles de Marie Auxiliatrice, comptent sur leur Mère du ciel pour les défendre et les faire prospérer de plus en plus.

Il leur faudrait un local en rapport avec leurs œuvres... La Providence y pourvoira.

PATAGONIE. — Nouvelles des Pampas.

— Le 11 juin 1891, Don Milanésio, l'infatigable apôtre connu dans les Pampas sous le nom de *Padre Indio*, nous annonçait la précieuse mort de Sœur Marguerite Cantarena, sous-directrice de Viedma, sur le Rio Negro. Cette sainte fille, dont la faveur, la charité active et la résignation dans les souffrances laisseront un souvenir durable d'édification, semble avoir prédit, en quelque sorte, le moment de son départ suprême. Deux semaines à l'avance, elle annonça qu'elle irait au ciel le jour où ses consœurs de Carmen de Patagones célébreraient la fête de Marie Auxiliatrice. Cette sorte de prophétie s'est vérifiée à la lettre.

La vie chrétienne gagne du terrain en Patagonie. Les Sacrements commencent à être fréquentés par les femmes et les enfants ; on enregistre même de temps à autre le retour de quelques hommes. Ainsi, au cours d'un de ses derniers voyages sur le Rio Negro, Don Milanésio a pu administrer le baptême à une centaine de personnes, la plupart indigènes, et distribuer cent cinquante communions, dont un tiers aux hommes.

Les écoles pour les deux sexes sont bondées d'enfants. De tous côtés, on réclame les Salésiens et les Sœurs de Don Bosco : mais la crise économique et financière qui travaille si douloureuse-

ment la République Argentine, empêche les populations de faire les frais d'une première installation, si modeste qu'on la suppose. De ce côté, l'horizon est bien noir.

Sur les vives instances de Don Rua, nos confrères cherchent à découvrir des vocations et à les cultiver, afin de préparer à nos Œuvres de ces régions au moins une partie des ouvriers de salut qui jusqu'ici sont tous venus d'Europe. Cette entreprise offre plus d'une difficulté. Cinq ou six coadjuteurs du pays se sont enrôlés sous la bannière de Don Bosco. Mais pour les vocations ecclésiastiques le problème est compliqué. Les parents, l'intérêt, l'ignorance, les mœurs peu chrétiennes, tout se ligue contre nous et conspire à étouffer les germes que Dieu a certainement déposés dans ces pauvres régions. Toutefois, Monseigneur Cagliero s'est mis résolument à l'œuvre et a institué à Viedma une classe de latin qui comptait, il y a quelques mois, une douzaine d'élèves, dont plusieurs donnent de solides espérances. Mais cet essai de séminaire, qui exige un personnel, diminue les forces vives dont Monseigneur dispose pour l'ensemble des œuvres confiées à sa sollicitude. Il faudra d'ailleurs des années pour que ces vocations mûrissent et se forment aux labeurs de l'apostolat. En attendant, c'est l'Europe qui devra, comme par le passé, envoyer des ouvriers en Patagonie.

Que de bien à faire dans ces solitudes ! Le vaste territoire du Chubut compte cinq colonies, très distantes les unes des autres : un seul prêtre est chargé de ce district. La nombreuse tribu de Theuelches, qui vague dans le désert, est encore infidèle, à part quelques rares individus. Dans les Andes, les vingt mille habitants du Neuquen n'ont de secours religieux que de Chos-Malal où résident deux de nos confrères. Dans la Pampa, quarante mille âmes ; à Balcheta, huit cents Indiens ; sur le Rio Negro et le Rio Colorado, plusieurs milliers de ces malheureux sont réduits à la visite annuelle du missionnaire. C'est bien peu, trop peu pour de tels besoins. Des stations devraient être établies en divers points : mais les ouvriers font défaut.

Don Milanesio attend du renfort. Il demande « des gens robustes dans leur âme et dans leur corps, prêts à tout endurer... » Puisse le *Padre Indio* être exaucé dans une large mesure !

URUGUAY. — Le troisième centenaire de Saint Louis de Gonzague a été fêté avec un pieux éclat par les Salésiens de l'Uruguay.

Un triduum de solennités fut organisé au *Collegio Pio* de Villa Colon (Montevideo), de façon que nos diverses Maisons de la République y pussent prendre part.

Le soir du 25 juin, à l'issue des vêpres solennelles, Don Lasagna, Supérieur local, dit pourquoi Don Bosco voulut inscrire saint Louis de Gonzague parmi les protecteurs de sa famille religieuse.

Le lendemain, 26, deux de nos Oratoires de Montevideo — celui du Sacré-Cœur et celui de N.-D. de la Paix — vinrent à Colon, où la musique de nos apprentis de Paysandu les reçut en triomphe.

Musique aux offices, prédication et représentation théâtrale, tout fut fourni par l'Oratoire du Sacré-Cœur.

Le 27 juin, ce fut l'Oratoire de Las Piedras qui eut droit de cité à Villa Colon.

M^{re} Soler, évêque de Montevideo, daigna se rendre à la séance musico-littéraire donnée en l'honneur de Don Louis Lasagna, dont le *Collegio Pio* célébrait la fête.

Enfin, le dimanche 28, dernier jour du triduum, était réservé aux gens de la maison. Monseigneur Soler voulut bien assister pontificalement à la grand'messe, chantée par Don Lasagna.

Un ancien élève de la Maison, le R. P. Pierre Oyazbehere, fit le panégyrique de saint Louis de Gonzague.

À l'issue de la messe, une magnifique procession parcourut la rue centrale de Villa Colon, sous des arcs d'acacias et d'eucalyptus.

Au repas, servi dans le réfectoire de l'établissement, des toasts nombreux permirent de constater une fois de plus quelle place occupe, dans l'estime et l'affection de nos amis de l'Uruguay, D. Lasagna, l'intrépide faiseur de bien qui se dépense depuis tant d'années dans ces lointains pays, au service de Dieu et des âmes.

Sa réponse fut un hommage délicat à Monseigneur Soler, dont la bonté et le zèle sont pour les fils de Don Bosco un exemple et un confort.

Sa Grandeur prit à son tour la parole pour applaudir à l'esprit apostolique de la Pieuse Société salésienne, de ses Coopérateurs et de ses Coopératrices.

Une splendide illumination couronna dignement cette série de solennités.

BETHLÉEM

NOUVELLES DE L'ORPHELINAT CATHOLIQUE
DE LA
SAINTE-FAMILLE

Église du Sacré-Cœur de Jésus à Bethléem.

Comment vous décrire cette église ? Elle est petite et elle paraît grande. Elle n'a guère que 14 mètres d'élévation à l'intérieur, et, comme dans nos vieilles cathédrales gothiques, la voûte paraît assez élevée pour laisser monter bien haut les prières des fidèles. Un simple prêtre, un missionnaire, en a été l'architecte ; il a su trouver dans son amour pour le Sacré-Cœur des inspirations qui ont imprimé à son œuvre un cachet particulier d'harmonie et de grandeur, que je ne me rappelle pas avoir trouvé ailleurs, dans une église d'aussi modestes proportions. C'est bien l'église du Sacré-Cœur.

Aussi, en entrant dans cette maison du Seigneur, — *In domum Domini ibimus* — chacun sent sa pensée délicieusement attirée par le Cœur de Jésus. Sur la voûte, arrondie en forme de coupole, qui domine le chœur, est représenté le Seigneur Jésus montrant à la bienheureuse Marguerite-Marie son Cœur si aimant et si peu aimé.

Les regards, en s'abaissant, rencontrent ensuite la grande statue du Sacré-Cœur.

Cette statue, richement décorée et très finie dans les détails, a 3 mètres de hauteur. Elle est placée dans une grande niche de marbre blanc, de manière à dominer l'autel et toute l'église.

Le maître-autel, aussi de marbre blanc, est monumental. Les détails sont nettement accusés par des incrustations de marbre de couleur plus foncée et par quelques légères dorures.

L'église, en forme de croix latine, a trois nefs. Les nefs latérales sont surmontées par de vastes tribunes qui permettront, lorsque cela deviendra nécessaire, de recevoir une très nombreuse assistance.

Dans la forme générale le style roman domine. Les détails décoratifs appartiennent au style grec. Les voûtes sont à plein cintre. Les colonnes carrées qui les supportent sont couronnées par des chapiteaux corinthiens. Ces chapiteaux, une belle corniche appartenant au même ordre d'architecture qui entoure la partie supérieure de l'église et les décorations de la niche en marbre blanc, sont seuls chargés de les orner, en ajoutant quelque grâce à la sévère beauté des grandes lignes. Les peintures et les dorures sont employées avec goût et avec sobriété. Les couleurs sont douces, harmonieuses; les dessins bien en rapport avec le style général. Une belle table de communion supportée par des colonnettes en marbre blanc, ferme l'entrée du chœur.

De chaque côté de la grande nef, quatre voûtes supportent les tribunes et forment quatre chapelles latérales. Des deux côtés du chœur, une cinquième voûte plus élevée que les autres et d'une plus grande profondeur, forme les deux bras de la croix. Dans ces deux bras, se trouve un espace suffisant pour permettre à toute la communauté de prendre part aux cérémonies sans être mêlée au public.

Des huit chapelles latérales, quatre seulement sont pourvues d'autels provisoires ou définitifs : ce sont les chapelles de la Sainte-Famille, de Saint-Louis, roi de France, de Notre-Dame Auxiliatrice, de Saint-Antoine de Padoue. La chapelle de Saint-Joseph et trois autres chapelles sont encore dépourvues d'autels.

La lumière est distribuée d'une manière très heureuse. Dans les nefs latérales, elle est donnée par des ouvertures circulaires garnies de vitraux colorés. Dans la partie supérieure, elle arrive par les baies largement ouvertes des tribunes. Ces tribunes sont elles-mêmes abondamment éclairées par de vastes fenêtres donnant à l'extérieur. Ainsi, la lumière douce et affaiblie dans la partie inférieure, plus abondante dans la partie supérieure, porte au recueillement et aux élévations de l'âme, en même temps qu'elle communique à tout ce qu'elle éclaire cette beauté particulière aux êtres et aux choses

baignés dans une lumière venant d'en-haut, tandis que la lumière qui vient d'en bas rend hideuses les figures qu'elle frappe, — témoin la laideur des personnages de théâtre éclairés par les feux de la rampe.

Voilà, cher Père, ce que je puis vous dire sur l'église du Sacré-Cœur de Bethléem. On y est bien pour prier, et je suis convaincu que le Sacré-Cœur de Jésus et Marie Auxiliatrice, qui en ont inspiré la pensée, récompenseront cet acte de foi par des faveurs abondantes.

Bénédictio de l'église. — Confirmation.

En l'absence de Monseigneur le Patriarche appelé ailleurs par d'autres travaux, son Vicaire, Monseigneur Pasquale Appodia, évêque de Capotolia, est venu, le 23 mai, dans l'après-midi, procéder à la bénédiction de notre église et à la Confirmation de quelques-uns de nos enfants. Après quelques instants de repos, Sa Grandeur, assistée par un nombreux clergé séculier et régulier, et par les élèves ecclésiastiques du Séminaire de Beit-jallah, a procédé à cette imposante cérémonie. Une foule nombreuse se pressait aux portes, impatiente de voir officier Monseigneur et de prendre part aux cérémonies de l'église. Enfin, la bénédiction terminée, les fidèles ont assisté avec beaucoup de recueillement à la Confirmation des enfants.

Je ne vous décrirai pas les détails de ces deux cérémonies, mais combien elles sont émouvantes! Cette nouvelle habitation — *adificata super firmam petram* — va devenir la demeure auguste du Seigneur Jésus dans le sacrement de son amour. Il va habiter ce pauvre petit tabernacle et y attendre les prières et les adorations des fidèles, toujours prêt, dans son amour infini, à les combler de ses grâces.

Et dans la Confirmation, si nous ne voyons pas les langues de feu se poser sur ces chers enfants, nous savons les merveilles que l'Esprit de lumière et de vérité opère dans ces jeunes âmes.

Fête de Marie Auxiliatrice.

Enfin voici ce jour de fête si cher à tous les cœurs salésiens. Marie Auxiliatrice! ce nom tant aimé nous rappelle les merveilleux souvenirs de cette vie si sainte, si humble, si grande et si féconde qui fut la vie de Don Bosco. Quelle heureuse inspiration de choisir cette fête pour inaugurer l'église du Sacré-Cœur! Mère sainte et bénie! pouvions-nous vous offrir un bouquet de fête qui vous fût plus agréable que ces témoignages d'amour, fleurs écloses dans nos cœurs, que nous donnons avec joie au Cœur de votre divin Fils! Aussi quels remerciements ne devons-nous pas au prêtre éminent qui a conduit les travaux jusqu'à leur terme et aux courageux ouvriers qui ont si éner-

giquement accompli la tâche dans le temps déterminé ! Ils ont travaillé à glorifier le Sacré-Cœur, ô Marie ! et à vous glorifier ; c'est par vous qu'ils recevront leur récompense, au moyen des grâces abondantes que vous leur obtiendrez.

Arrivée de M. le Consul Général de France et de S. G. Mgr. l'Évêque.

Vers les sept heures du matin, arrivait de Jérusalem Monsieur Ledoux, Consul Général de France, qui avait bien voulu accepter l'invitation de notre vénéré Supérieur. M. le Consul était accompagné de son chancelier et de son drogman.

Madame et Mademoiselle Ledoux, malgré l'heure matinale, étaient venues, elles aussi, pour assister à la cérémonie religieuse.

Quelques instants après, arrivait de Beitjallah, où il était allé passer la nuit, Monseigneur Appodia. Plusieurs chanoines, des supérieurs et religieux de divers Ordres, des curés, des prêtres et les élèves du Séminaire de Beitjallah s'étaient rendus à l'invitation de Don Belloni. Une foule nombreuse et sympathique remplissait l'église.

Messe pontificale.

La messe pontificale a été fort imposante. Tout se réunissait pour donner à cette cérémonie un éclat inusité. Un clergé nombreux et distingué présidé par un éminent Prélat ; la présence de M. le Consul Général de France et de son personnel, en grand uniforme ; les chants religieux exécutés par nos enfants de manière à conquérir tous les suffrages ; un accompagnement bien conduit soutenant les voix, sans les couvrir jamais ; enfin tout contribuait à imprimer à cette solennité un caractère de grandeur et de beauté que nous sommes heureux de conserver parmi nos plus précieux souvenirs. La messe de Marie Auxiliatrice, par Monseigneur Cagliero, était naturellement désignée pour la circonstance.

En l'honneur de la France, protectrice des Lieux Saints et des chrétiens en Palestine, la messe s'est terminée par le *Domine, salvam fac rempublicam*.

Largesses de M. le Consul. — Toast.

M. le Consul Général de France, voulant que le souvenir de cette fête restât gravé dans le souvenir des habitants pauvres de Bethléem, leur a fait distribuer de nombreuses aumônes, en leur rappelant que les secours leur étaient remis à l'occasion de la fête célébrée à l'Orphelinat.

Mais si tout le monde était en liesse, nos bonnes Sœurs de Marie Auxiliatrice avaient fort à faire pour multiplier le pain et les vivres nécessaires à tous nos invités. Il était impossible de réunir dans une même salle

tous ceux qui s'étaient rendus à l'appel de Don Belloni. On a dû procéder par séries. A la table des Supérieurs, M. le Consul Général a bu à la prospérité de notre Œuvre. Je vous laisse à penser si ce souhait bienveillant a été applaudi.

Vêpres solennelles. — Sermon.

Les vêpres solennelles et le *Tantum ergo* de Monseigneur Cagliero ont été chantés avec le même succès que la messe. L'affluence était peut-être plus grande encore que dans la matinée. Le T. R. P. Bailly, le vaillant directeur de *La Croix*, l'intrépide organisateur des pèlerinages de pénitence, nous a fait l'honneur d'y assister avec un groupe de pèlerins parmi lesquels se trouvaient plusieurs amis de l'Orphelinat, connaissances de l'an passé. D'autres venaient pour la première fois, et nous avons bien regretté que l'encombrement inévitable en de telles circonstances ne nous ait pas permis de leur faire, comme nous l'aurions voulu, les honneurs de notre Orphelinat, et d'exercer un peu mieux l'hospitalité à leur égard.

Mais nous avons hâte de revenir à notre église du Sacré-Cœur. Le R. P. Séjourné, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, a bien voulu nous prêter le concours de sa parole éloquente. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire son discours d'une manière complète ; la pauvre mémoire du chroniqueur n'en a conservé que quelques lambeaux.

« Dans ses offices, a dit l'éminent prédicateur, l'église emprunte les noms les plus doux pour louer le Sacré-Cœur de Jésus, et, en effet, comment trouver des expressions dignes de son amour ? Lorsque sur le Calvaire, non loin d'ici, le Cœur de Jésus fut percé par la lame d'un soldat, le disciple bien-aimé nous dit qu'il en sortit du sang et de l'eau. Il nous apprend ainsi que la grâce des sacrements est sortie de cette blessure.

» Aussi, je vous le dis en vérité, toute église élevée par les catholiques est une église élevée au Sacré-Cœur de Jésus. En effet, c'est là que se font les effusions de ce Cœur adorable ; c'est là que tous les sacrements, à part le dernier, l'Extrême-Onction, qui est administré au domicile du pauvre moribond incapable de se transporter à l'église, tous les autres sacrements, à moins qu'il ne se rencontre des circonstances exceptionnelles, sont administrés dans l'église.

» Mais si toutes les églises sont élevées au Sacré-Cœur, celle-ci surtout, dédiée spécialement à ce Cœur adorable, semble répondre à la plainte amoureuse de Jésus dans son apparition à la Bienheureuse Marguerite-Marie, sur notre chère terre de France. C'est en effet pour se rendre à cet appel si pressant et si tendre qu'un vénérable prêtre, après avoir fondé un Orphelinat qui, depuis près de trente ans, rend de tels services en Palestine, a voulu donner une consécration spé-

ciala à son œuvre, en bâtissant une église au Sacré-Cœur de Jésus.

» Grâce à votre zèle, Monsieur le Consul Général, pour défendre les intérêts sacrés qui vous sont confiés et grâce à la bienveillance de Monsieur le Ministre, le firman d'autorisation a été obtenu, et, aujourd'hui, répondant à l'invitation de Don Belloni et à l'impulsion de vos sentiments si nobles et si chrétiens, vous donnez à cette auguste cérémonie, par votre présence, le prestige qui s'attache à votre personne et à vos actes. Recevez tous nos remerciements.

» Qu'il me soit permis de remercier aussi un prêtre modeste que je ne vois point dans cette enceinte, mais qui, je l'espère, entend ma voix et qui a su construire et achever si rapidement la belle église que nous admirons aujourd'hui.

» Mais c'est au divin Cœur, qui a disposé et ordonné toute chose, que nous devons offrir le tribut de notre ardente reconnaissance. Et en accomplissant ce devoir si doux, nous ne pouvons oublier la grande Dispensatrice des grâces du Sacré-Cœur, Marie Auxiliatrice, dont nous célébrons aujourd'hui la fête.

» Marie Auxiliatrice! Ce nom rappelle le souvenir des grandes victoires qui, à diverses époques, ont sauvé le monde chrétien. Ce nom est bien cher à cette Société salésienne récemment venue en Palestine pour cultiver cette portion de la vigne du Seigneur, car c'est en ce nom glorieux qu'un humble prêtre, Don Bosco, fondateur de cette même Société, a accompli des merveilles.

» Et vous, mes frères, vous qui êtes venus en Palestine pour vénérer les Lieux Saints, je ne fais pas appel à votre charité immédiate, car je sais que les pèlerins de la Pénitence ne sont pas chargés d'or ni d'argent; mais, rentrés dans vos pays d'Europe, vous n'oublierez pas cet Orphelinat catholique de Bethléem, qui a tant besoin de secours pour pouvoir continuer et développer son œuvre de régénération et de salut. »

Récoltes.

Le bon Dieu nous a envoyé cette année une abondance de pluie qui est une véritable bénédiction pour nos pays. La moisson, déjà terminée, est très abondante. Les vignes ont belle apparence. Cependant des traces de maladie commencent à se manifester dans certains cantons.

Priez pour la pauvre patrie du Sauveur des hommes.

Adieu, très cher et Révérend Père, nos cœurs et nos pensées sont souvent auprès de vous et de nos chers Supérieurs. Priez pour nous.

A. N.

GRÂCES DE MARIE AUXILIATRICE

NB. — *Les personnes qui voudraient nous permettre de faire figurer en entier leur nom et leur adresse, sont priées de le spécifier en nous envoyant la relation de la grâce obtenue.*

Turin, 15 mars 1892.

Deux faveurs.

L'année dernière, je fus prise subitement d'une indisposition qui compliquait une grave maladie dont je suis atteinte depuis plus de 3 ans.

Je fis alors une offrande à Notre-Dame Auxiliatrice, pour lui demander de me sortir au moins du lit; ce que j'obtins peu de jours après. Je constatai en outre une grande amélioration dans mon état général.

M. G.

A***, Grand Séminaire, 3 avril 1892.

Reconnaissance et nouvelles suppliques.

Je suis heureux de vous annoncer que vos prières ont été exaucées. Aussi en actions de grâces je vous envoie de nouveau 20 frs. en un mandat sur la poste. Je vous demande de prier encore spécialement :

- 1° Pour deux séminaristes;
- 2° Pour la guérison d'un malade;
- 3° Pour une conversion.

CH. R.

Gratitude.

N*** (Aoste), le 16 avril 1792.

J'ai la satisfaction de vous envoyer la petite somme de *vingt francs* en témoignage de reconnaissance pour les bienfaits déjà obtenus de notre bonne Mère Marie Auxiliatrice, et pour ceux que j'espère encore en obtenir dans l'intérêt de mes enfants.

P. J. A.

Exaucés.

M*** (Autriche-Galicie), le 27 avril 1892.

Ci-joint une petite offrande que nous avons promise si nous obtenions la grâce que nous sollicitons. Gloire soit rendue à Marie Auxiliatrice: nous sommes presque sortis de la difficile position. Nous osons vous demander humblement de donner mention de cette faveur dans le BULLETIN et de faire prier pour nous vos orphelins.

J. T.

PS. — Nous serions heureux que la somme fût destinée à la nouvelle Maison salésienne du Père Marckiewicz, dans la Pologne Autrichienne.

Un soldat protégé par la Madone de Don Bosco.

L. F. (Aisne), le 12 mai 1892.

Je reconnais avec bonheur avoir reçu, grâce à la maternelle intervention de Marie Auxiliatrice, les grâces suivantes : — une protection spéciale pour un jeune soldat, sa guérison d'une grave maladie (tuberculose) et sa complète libération du service militaire.

Je vous remercie infiniment, vous et vos enfants, de la bonté que vous avez eue en me prêtant le secours de vos prières. Veuillez être auprès de Marie Auxiliatrice l'interprète de ma reconnaissance en publiant ce qui précède dans le BULLETIN SALÉSIEN.

J. R.

Un remède efficace.

Liège, ce 28 mai 1892.

Je viens vous prier de publier à la gloire de Marie Auxiliatrice la faveur dont j'ai été l'objet.

Depuis bientôt un an, je souffrais d'une toux que nul remède ne pouvait soulager. Je me suis adressée à notre bonne Mère et j'ai été exaucée, car à présent j'éprouve une amélioration marquée. Je vous remercie, très révérend Père, des messes et des prières que vous et vos enfants avez bien voulu dire pour moi et je me recommande de nouveau à vos bonnes prières afin d'obtenir une entière santé d'âme et de corps.

V. de B.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Juin-Juillet 1892.

France.



- AIX : M. l'abbé André Barral, *Aix-en-Provence*.
- LIMOGES : M. l'abbé Montbellet, *Chatelus-le-Marcheix (Creuse)*.
- ORAN : M. l'abbé Maximin Thiébaux, aumônier de la prison, *Oran*.
- SAINT-CLAUDE : M. l'abbé Cour, chanoine honoraire, archiprêtre de Notre-Dame, *Dôle*.
- VERDUN : M. l'abbé Lefebvre, chanoine honoraire, curé, *Revigny*.



- CLERMONT-FERRAND : M^{me} Adrien de la Brune, *Riom*.
- FRÉJUS : M. Alexandre Julien, *Toulon*.

- GRENOBLE : M^{lle} Rosalie Durand, *Vinay*.
- MARSEILLE : M. Barthélemy Jauffret, *Marseille*.
- M. Ferdinand Van-Gaver, *Marseille*.
- MONTPELLIER : M^{me} de Froment, *Montpellier*.
- M^{lle} Jac, *Montpellier*.
- NICE : M^{me} V^{ve} Vidal, née Marie-Louise-Félix Justinien, *Grasse*.
- PARIS : M^{lle} Jeanne de Saint-Elme de Varennes, *Paris*.
- M^{me} Henriette Mandin, *Paris*.
- M^{me} Eugénie Merchadier, *Paris*.
- M. Louis Giraud, *Paris*.
- RODEZ : M. Calixte Guérin, *Millau (5 frs.)*.
- ROUEN : M. Jean Gaudibert Saint-Georges, *Le Havre*.
- M^{lle} Alphonsine Morin, *Amale*.
- TOULOUSE : M. Vigé père, *Castelnau-d'Estrctefonds*.
- VERDUN : M^{me} Clémence Le Fauchaux, *Verdun*.

Étranger.



- ALEMAGNE : M^{me} la baronne de Forcade, née de Romberg, *Leipzig*.
- ALSACE-LORRAINE : M^{lle} Thérèse Riffel, *Andlau (Basse-Alsace) (1,25)*.
- BELGIQUE : M. l'abbé A. Huart, *Ragnies*.
- M. Achille Eman, *Gand*.
- M. Fierens, *Anvers*.
- M^{lle} Aimée Semet, *Renaix*.
- M^{lle} Serruys, *Anvers*.
- M. Trachez, *Anvers*.
- M^{me} Vanden Berghé, *Anvers*.
- PORTUGAL : M^{me} la comtesse Maria de Lavradio, *Lisbonne*.

Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être adressées à D. Lemoine, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite : quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même, en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du Bulletin se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront avoir bien de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.